

ORIENTATION SCOLAIRE ■ Les filles ne sont pas récompensées à hauteur de leurs notes supérieures à celles des garçons

Une copie qui fait mauvais genre

Alors que les filles obtiennent de meilleurs résultats scolaires, les garçons bénéficient de meilleures orientations professionnelles. Mais quand admettra-t-on enfin que l'intelligence n'a pas de sexe et que réussir à l'école, ça s'apprend ?

Jérôme Pilleyre

Le « plafond de verre », qui voit les femmes s'effacer à l'approche des hautes sphères du pouvoir, du prestige et des rémunérations, en cache un autre, plus opaque. Car à l'école, les mêmes préjugés produisent les mêmes effets.

« Statistiquement, dans tous les pays développés, alors qu'elles obtiennent de meilleurs résultats que les garçons, les filles pâtissent d'une moins bonne orientation scolaire et professionnelle, pointe Philippe Meirieu, professeur honoraire des universités en sciences de l'éducation. On continue à associer leurs meilleurs résultats à une meilleure adaptation au système scolaire, à leur application disciplinée. »

« De fait, poursuit le chercheur, quand je visite une classe de primaire, je n'ai aucune difficulté à distinguer les bureaux des filles de ceux des garçons. Les premiers, au contraire des seconds, sont rangés, les cahiers à l'écriture plus soignée et les livres mieux entretenus, à leur place. À l'université, les filles ont des trousseaux avec plusieurs stylos, des surligneurs, des classeurs, quand les garçons se satisfont d'une feuille volante et d'un vieux stylo pour une prise de notes souvent incomplète, sachant qu'ils emprunteront celles des filles... »

Question de cours, question de réflexion

L'origine sociale a aussi son mot à dire. « L'écart entre filles et garçons s'accroît quand les élèves appartiennent à un milieu défavorisé, reprend Philippe Meirieu. Les garçons, qui s'en sortent le mieux, ont souvent une sœur ou deux qui les font travailler. »

Et la chaire est faible. Les stéréotypes de genre polluent aussi le jugement de nombre d'enseignants. On sait qu'ils - ou elles - interrogent plus facilement une fille s'agissant d'une question de cours et un garçon s'agissant d'une question de réflexion.

« Quand je demande à des professeurs, appuie le chercheur, quels sont, sans en référer aux notes, leurs meilleurs élèves, ceux-ci me donnent deux fois sur



ÉCOLE. Si, en matière d'intelligence, les filles n'ont rien à envier aux garçons, en matière d'organisation, les garçons ont beaucoup à envier aux filles... PHOTO THIERRY LINDAUER

trois des prénoms de garçon, y compris quand des filles sont devant. On m'explique, alors, que si les filles ont de meilleurs résultats, c'est parce qu'elles travaillent ! Avec un sous-entendu terrible : elles compenseraient leur manque de vivacité, voire d'intelligence, par un labeur plus besogneux ! Pire : à notes égales, certains adultes estiment que les filles ont déjà tout donné et que les garçons ont encore de la réserve... »

Difficulté supplémentaire : les filles, quand elles ne les partagent pas, composent avec ces préjugés, révisant régulièrement à la baisse leurs attentes. « Leur niveau d'aspiration, constate Philippe Meirieu, s'aligne globalement sur leur niveau d'expectation. Si, par exemple, en CP, une fille se rêve chirurgienne, en CM2, elle s'imaginera médecin et en 4^e, infirmière ; au lycée, elle se renseignera peut-être pour devenir aide-soignante... »

James Bond

L'équation semble insoluble. Car les mêmes stéréotypes qui entravent, en aval, le destin professionnel des filles favorisent leur réussite scolaire en amont. La cellule familiale n'est pas le lieu le plus propice à leur libération :

« Parmi les explications possibles à la meilleure adaptation des filles à l'école, souligne le chercheur, il y a la vie domestique. Les rôles y sont enco-

re souvent très genrés et marqués. Le père, quand il a du travail, c'est un peu James Bond. Il part faire des choses importantes dont il parle peu et qui

restent invisibles. La mère travaille souvent à l'extérieur, mais beaucoup aussi à la maison où elle s'affaire à laver le linge, ranger, organiser la vie domestique et préparer la journée du lendemain des enfants. Ce ne sont pas des activités féminines par nature, mais le produit d'une longue histoire que les petites filles, plus attentives à la figure maternelle, intègrent à leur tour. Or ce triptyque - ranger, organiser, prévoir - est en adéquation avec les attentes du système scolaire. »

Devoirs

Les stéréotypes de genre, d'autres encore, ne devraient pas avoir leur place en classe ? Ils y ont pourtant cours, faisant des élèves qui s'y accrochent les premières victimes.

« Si, avec la féminisation grandissante du corps enseignant, les filles se sentent plus à l'aise à l'école, les garçons s'y reconnaissent moins, note Philippe Meirieu. Pour certains d'entre eux, l'obéissance à la norme scolaire est vécue comme un renoncement à leur virilité. Être un bon élève peut être mal vu des autres garçons. D'où un beaucoup plus grand nombre de garçons en rupture avec l'école. Les structures dites de relégation scolaire accueillent

« Une partie de la jeunesse en reste à une vision archaïque du genre : les hommes, c'est la force et les femmes, l'obéissance »



PHILIPPE MEIRIEU. Professeur honoraire des universités en sciences de l'éducation.

« À notes égales, certains adultes estiment que les filles ont déjà tout donné et que les garçons ont encore de la réserve... »

seulement 5 à 8 % de filles... »

Au-delà de l'école, c'est la société tout entière qui est rappelée à ses devoirs pour offrir à la fois les mêmes perspectives de réussite scolaire que les filles aux garçons et de réussite professionnelle que les garçons aux filles.

« Une partie de la jeunesse, plaide Philippe Meirieu, en reste à une vision archaïque du genre : les hommes, c'est la force et les femmes, l'obéissance. Ces stéréotypes s'érodent un peu mais restent encore très prégnants. Un double travail est nécessaire. D'une part, il faut aider les filles à prendre confiance en elles, en leur réaffirmant notamment que l'application est une vertu et pas un défaut. D'autre part, il faut faire comprendre aux garçons enfermés dans leur carapace identitaire que la virilité machiste appartient au passé et les encourager à accepter leur « part de féminité ». »

« Mais, conclut-il, les enseignants sont, hélas, soumis à la concurrence de certains médias, des réseaux sociaux et de la publicité dont les effets éducatifs sont ravageurs. » ■

► Lire. Philippe Meirieu, *Dictionnaire inattendu de pédagogie*, ESF éditeur, Paris, 2021, 26 euros